

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 7

**Rubrik:** La musique à l'étranger

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La musique à l'Etranger

### ANGLETERRE

Novembre 1910.

Landon Ronald a pris la succession de Cummings à la tête de l'Ecole de Guildhall. Il y avait plusieurs concurrents, parmi lesquels F. Cowen et Wood. Et pourtant le renom artistique du Guildhall n'est pas grand' chose, surtout parmi les artistes. Mais les 1000 livres (25,000 francs) que reçoit annuellement le directeur, et tous les « extra » que lui vaut sa position exercent bien leur attraction. Personnellement je ne puis que regretter que ce soit un artiste de la valeur de Ronald qu'on ait mis là, car son activité artistique en dehors du Guildhall sera forcément limitée. Et nous y perdrons tous. F. H. Cowen, qu'on disait avoir le plus de chance pour cette nomination, était bien suffisant pour ce poste, et l'art n'aurait rien perdu à le voir réserver son activité pour la direction de l'Ecole. Mais on a fait des démarches auprès de Ronald, peut-être pour que son nom donne plus d'éclat à l'institution qu'il va diriger, et aussi dans l'espérance de pouvoir caser les musiciens, élèves de Guildhall, dans le « New Symphony Orchestra » dont il est le chef d'orchestre. Car il n'abandonne pas ses concerts, ce qui est une consolation pour nous.

Il y a des hommes qui n'ont guère de valeur que par la place qu'ils occupent. Tel a été le cas jusqu'ici de tous les anciens directeurs du Guildhall : Weist-Hill, Sir J. Barnby, bien oubliés aujourd'hui. Cummings, celui qui vient de se retirer, n'avait pas de « nom » avant sa nomination, et je ne sache pas que, depuis, il ait fait une œuvre quelconque qui le range parmi les artistes dont le nom se transmet à la postérité. La même remarque s'applique au Royal Academy et autres institutions semblables. Il est curieux que de tous ces nombreux conservatoires, le Royal College est le seul qui soit dirigé par un homme de valeur comme musicien, Sir Hubert Parry. Il a succédé à Sir Georges Grove, l'auteur du fameux dictionnaire de musique. Voilà ceux qui valent par eux-mêmes et honorent les institutions qu'ils dirigent.

Nul doute qu'il en soit de même pour L. Ronald et Guildhall.

Il paraîtrait qu'on s'était tout d'abord adressé à Elgar, mais qu'il a refusé.

Les Concerts battent leur plein. Je ne vous parlerai pas des Symphony Concerts, Queen's Hall, Sunday Concerts, qui ne nous offrent rien qui soit nouveau pour vous, soit comme œuvre, soit comme interprétation. Nous y entendons les artistes renommés, sur lesquels je n'ai plus rien à vous apprendre. Je mentionnerai cependant le remarquable violoncelliste Pablo Casals qui a enfin trouvé le succès qu'il méritait. Je ne sais pourquoi mais, jusqu'à maintenant, on ne semblait pas, à Londres, l'apprécier à sa juste valeur. Notons aussi Kreissler, qui au New Symphony Concert, a mis son merveilleux talent au service d'un nouveau concerto d'Elgar, œuvre digne de son auteur, que nous réentendrons sûrement bientôt et dont je pourrai alors vous parler plus en détail.

M<sup>me</sup> Luquiens, une des vôtres, a chanté le 21 dans un « Subscription Concert ». Je n'ai malheureusement pu l'entendre, jouant le même soir au Concert du College des violonistes, où l'on exécutait mon 1<sup>er</sup> quatuor.

Je vous ai souvent parlé du trio des frères Czerniawski. Ils se sont fait entendre au commencement du mois à Queen's Hall. Ils ont, en premier lieu, joué un trio de Haydn que le programme décorait, je ne sais pourquoi, du nom de Bach. Très bonne exécution et ensemble parfait. Mêmes qualités dans les *Variations* de Tschaïkowsky (pour trio), avec l'inévitable mouvement de valse. Ensuite les trois frères se sont produits comme solistes.

Le violoncelliste, qui a sans aucun doute un brillant avenir devant lui, a joué le concerto de Saint-Saëns. Malheureusement son instrument, un trois quart,

n'est pas bon et surtout n'a pas le volume de son nécessaire pour une salle aussi grande que Queen's Hall. L'artiste écrasait la corde et ce que le son gagnait en volume, il le perdait en qualité.

Le pianiste a joué du Chopin avec le style voulu et des crescendo admirables. Il a beaucoup gagné comme clarté et fait un meilleur usage de la pédale. Le violoniste a joué le concerto de Tschaïkowsky (avec piano!). La technique semble n'avoir plus de secrets pour lui ; son staccato en tirant est merveilleux. Mais que ces notes suraiguës, que Tschaïkowsky semble particulièrement affectionner, sont peu flatteurs pour le violon. Le seul reproche que je ferai à ce violoniste, c'est un peu de froideur qui frise parfois la dureté.

Les « Walenn » et les « Wesseley », des quatuors, ont repris leurs concerts.

Les Wesseley, le meilleur je pense des quatuors de Londres, a ouvert le feu avec un fort beau programme : quatuor de Mozart en *ut* majeur, joué à la perfection, comme le regretté Reinecke l'aurait voulu ; c'est tout dire. Puis venait le quintette de Schumann avec Fanny Davies au piano. J'avoue n'être pas un des admirateurs enthousiastes de Fanny Davies. Elle a trop la tendance, dans la musique de chambre, à vouloir prendre la première place, même quand sa partie ne le comporte pas. Et dans le *Scherzo*, elle était loin d'avoir la clarté désirée.

Pour finir le quatuor en *sol* min., op. 10, de Debussy. J'avoue n'en avoir guère compris le premier mouvement, mais un ami de Debussy, qui était présent, m'a dit après que le rendu n'en était pas absolument comme le compositeur l'aurait voulu. Le second mouvement et l'andante ont été superbes et joués à ravir.

Le finale me semble quelque peu décousu ; il est tout en petites phrases de deux mesures répétées ou transposées. Il paraîtrait du reste que Debussy lui-même le juge inférieur au reste.

Au deuxième concert, nous avons eu le quatuor en *fa* de Beethoven, op. 59, N° 1 ; puis une nouveauté, un quintette d'un jeune compositeur anglais, J. Friskin, avec l'auteur au piano. Il y a des choses fort belles, dans ce quintette, et des mélodies riches et chaudes. Quand l'auteur aura un peu oublié les formules d'école qui arrêtent parfois son inspiration, qu'il sera dégagé des influences de Franck et de Debussy que l'on sent planer sur l'œuvre entière, quand, en un mot, sa personnalité se sera dégagée, il tiendra sans doute un des premiers rangs parmi les jeunes compositeurs anglais. En musique comme dans les autres branches, il faut reconnaître que l'Anglais ne fait guère que façonner à sa manière les découvertes des autres. Il n'est pas inventeur. En sculpture, les modernes n'ont pas d'école spéciale, et Rodin a imprimé son cachet sur plusieurs. En musique, on trouve Franck, Ravel, Debussy accommodés à la sauce anglaise. En science, Ramsay, Lodge et autres expérimentent le radium, mais ne le découvrent pas. En aéronautique, ils ne font que marcher sur les brisées des autres qu'ils ne surpassent pas encore.

Un Anglais en faisait lui-même la remarque dans un article de journal autour duquel s'est fait toute une polémique.

Le dernier numéro du programme, les *Variations* tirées du quintette de Tanéïev, sont d'une grande habileté d'écriture et ont été supérieurement détaillées. Leur riche polyphonie ne nuit jamais à la pureté de leur ligne et elles font envie de connaître le reste de l'ouvrage.

Pour finir, je vous signalerai un jeune violoniste (17 ans), Sacha Cubertson, élève de Sevcik, qui est bien ce que j'ai entendu de meilleur depuis longtemps. Il a, comme Kubelik, une technique merveilleuse, mais en plus, il est musicien dans l'âme. Je ne sais que louer le plus : son exécution de la sonate de Händel, du *Prélude* de Bach ou du concerto de Paganini (op. 7, N° 2, *si* mineur). Et pouvoir jouer de suite après ce concerto la *Thaïs* de Massenet avec la simplicité et le sentiment que le morceau comporte n'est permis qu'à un artiste, même qu'à un grand artiste.

En bis l'*Humoresque* de Moszkowski, et l'*Erlkönig* arrangé par Ernst, morceau de pure virtuosité mais d'une difficulté énorme. En somme, grand et légitime succès qui se renouvellera partout où Cubbertson se fera entendre.

LOUIS NICOLE.

FRANCE

Lettre de Paris.

Presque toutes les Sociétés de Concerts ont maintenant rouvert leurs portes. L'association des *Concerts Colonne* a fêté dimanche dernier sa 1000<sup>e</sup> séance avec un programme entièrement consacré à Beethoven et un *Hommage à Colonne*, en simple prose, par M. Emile Moreau. Les *Concerts-Lamoureux* nous ont donné, comme nouveautés, une 2<sup>me</sup> *symphonie* de Balakirew, bien ennuyeuse, et des fragments d'*Eros vainqueur*, l'opéra de Pierre de Bréville récemment joué à la Monnaie. La musique de M. de Bréville est ingénieuse, colorée, souple et tendre : c'est d'un charmant esprit. L'orchestre de M. Sechiari, qui se fait entendre à Marigny, a fait de très réels progrès, comme sûreté, et comme fondu. A la première matinée, nous avons fort goûté l'exécution de *Siegfried Idyll* ; quoique le mouvement fût peut-être un peu rapide. Les *Variations* d'Arensky nous ont paru bien insignifiantes, et nous avons écouté sans plaisir les *Trois Sorcières* de M. Léo Sachs, sorte de scène dramatique, ou de ballade, admirablement chantée par Mlle Rose Féart. M. Léo Sachs a bien de la chance d'être très riche. Il se fait jouer partout mais j'espère qu'il ne se prend pas au sérieux et qu'il ne s'imagine pas qu'il suffise de payer royalement ses interprètes pour devenir un grand compositeur.

La Société *Bach* et la Société *Hændel* rivalisent d'ardeur. Celle-ci notamment vient d'organiser à l'Eglise Saint-Eustache la 1<sup>re</sup> audition en France du *Te Deum de Dettingen*. Malheureusement l'œuvre n'avait pas été suffisamment répétée, et l'exécution fut parfois flottante. Est-ce pour ce motif que la musique de Hændel nous a paru monotone et sans réelle puissance ?

Il y a quelques jours la *Schola* avait la touchante pensée de consacrer une séance à César Franck et à Bordet, à l'occasion des anniversaires de leurs morts. Nous avons pu constater une fois de plus que Bordet était un musicien exquis et nous pensons même qu'il n'a pas donné toute sa mesure : il était un peu paresseux, ou du moins il préférait le mouvement, l'agitation des organisations de concerts, au calme travail de la composition. Sa vie n'en a pas moins été féconde, mais sa trace se perdra.

Schumann est fêté de tous côtés : le « Quatuor Geloso » lui consacre une séance entière, et le « Quatuor Parent » quatre séances dans lesquelles il passe en revue, avec le concours de Mlle Dion et de Mme Mellot-Joubert, l'ensemble de ses œuvres de musique de chambre.

Mais le grand événement du mois ce fut la levée de boucliers des musiciens français contre les musiciens italiens. Un groupe de musiciens français, présidé par M. Xavier Leroux, a menacé M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, des plus terribles représailles, s'il ne cessait de donner le pas dans son théâtre aux œuvres italiennes sur les œuvres françaises. Le succès de Puccini empêche M. Xavier Leroux et ses collègues de dormir. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'après beaucoup de discours véhéments, de réunions de comités, de lettres, d'interviews et d'articles de journaux, la querelle s'est apaisée. Tout est maintenant rentré dans le calme, et rien n'est changé. Mais enfin on s'est donné la satisfaction de crier très haut et très fort pendant quinze jours. Les plus enragés en voulaient même à M. Massenet dont la *Manon* et le *Werther* encombrent insolemment le répertoire de l'Opéra-Comique et prennent la place due aux jeunes. Mais M. Massenet n'offrit-il pas, le plus obli-

geamment du monde, de retirer *Manon* et *Werther*, de ne plus les laisser jouer à Paris, pour ne plus faire de peine à personne ! oui, il eut cette bonne pensée !... Rassurez-vous ! Il ne la mit pas à exécution. Il s'empessa de céder aux instances de ses amis, qui lui déclaraient que sans *Manon* et sans *Werther*, les Parisiens ne pourraient plus vivre. Et la comédie fut terminée.

Cependant, au cours de ces débats comiques, quelques idées sérieuses furent échangées. M. Vincent d'Indy a soutenu la thèse, très discutée, très discutable, mais très intéressante à examiner, des devoirs de l'Etat envers la Beauté. L'Etat doit former le goût de la nation : il doit éveiller en elle le sentiment du Beau, l'entretenir, le fortifier par tous les moyens. Or les théâtres subventionnés constituent, dans la main de l'Etat, l'un des plus puissants instruments d'éducation esthétique. Donc l'Etat a le droit et le devoir d'intervenir auprès des directeurs de ces théâtres pour les obliger à rayer de leur répertoire les ouvrages d'une valeur esthétique notamment insuffisante. L'Etat doit empêcher que l'Opéra et l'Opéra-Comique deviennent des écoles de dépravation artistique. Les produits de l'école vériste italienne sont frelatés : que les théâtres subventionnés cessent d'en assurer l'écoulement. Ce sera de l'excellent protectionnisme, ce sera une mesure d'hygiène publique.

M. Paul Dukas n'est pas de cet avis. Il tient avant tout à la liberté des manifestations artistiques. Il redoute les effets d'une réglementation qui, au nom des principes les plus élevés, finirait sans doute par créer des priviléges injustifiés et favoriserait une coterie aux dépens d'un auteur. Il insiste sur ce fait que la revendication des compositeurs français, loin d'être appuyée sur les motifs très nobles que lui attribue en toute sincérité M. Vincent d'Indy, ne repose en définitive que sur des considérations purement commerciales : et alors elle devient tout de suite bien peu intéressante. Qu'est-ce que cela me fait au bout du compte, que M. Xavier Leroux gagne un peu moins d'argent que M. Puccini ? Et puis, s'il s'agit d'une question commerciale, le directeur de l'Opéra-Comique pourra répondre : « Moi aussi je fais du commerce, je suis un commerçant, et je joue tout d'abord les pièces qui me rapportent de l'argent ! » A quoi il n'y aura rien à dire. Et pourtant ces messieurs discutent : ils prétendent que leurs pièces font d'aussi belles recettes que celles des Italiens, et qu'on les joue moins pourtant ! Voilà ce qu'ils ne me feront jamais croire, par exemple ! Voyez-vous M. Carré renonçant au bénéfice certain qu'il aurait à jouer les Français, tout simplement pour le plaisir de les faire enrager, ou pour les beaux yeux des Italiens ! Non, qu'on dise tout ce qu'on voudra ! mais pas cela ! Les chiffres présentés par nos compositeurs sont faux, ou ils les interprètent mal : car toute statistique demande à être interprétée, et un chiffre isolé ne signifie rien par lui-même. Mais le directeur d'une entreprise ne se trompe pas facilement en cette matière, et c'est lui qu'il faut consulter. Et puis encore, si vous êtes d'aussi avisés commerçants, messieurs les compositeurs français, voyez donc un peu les conséquences de vos actes ! Vous fermez la porte de nos théâtres aux étrangers ; les étrangers vous refuseront l'accès de leurs scènes. Qu'y gagnerez-vous ?

Aussi je suis tout à fait de l'avis de M. Dukas qui ne veut pas qu'on empiète le moins du monde sur la liberté d'action de M. Carré. Un directeur de théâtre mène son affaire commerciale comme il lui plaît : laissez-le faire. C'est au public à distinguer les chefs-d'œuvre et à leur faire un succès qui oblige le directeur à les représenter souvent. Tant pis pour le public s'il ne voit pas clair, s'il se laisse prendre aux trompe-l'œil ! Quant au compositeur, ou bien il est un commerçant, ou bien il est un artiste : s'il fait du commerce, qu'il imite les Italiens, ce n'est pas difficile, il aura tout de suite le succès et l'argent. S'il est un artiste, qu'il travaille seulement pour la gloire, qui ne vient souvent qu'après la mort, et qu'en l'attendant il se contente de l'estime de cette élite de connaisseurs qui sait deviner les talents et prévoir les arrêts de la postérité.

Tranquillisons-nous : ce n'est pas des véristes italiens que la concurrence est dangereuse pour la gloire de la musique française ! Nos seuls rivaux, à l'heure actuelle, ce sont les Allemands et les Russes. Mais voici qui peut nous réconforter : c'est cette parole de M. A. Spanuth dans les *Signale für die musikalische Welt* : « Ce que la jeune école française nous a fait entendre à Munich doit avoir donné à réfléchir même aux plus indifférents ; et ceux qui sont assez contents d'eux-mêmes pour croire qu'en dehors de la musique allemande aucune autre n'existe, devraient au contraire se poser cette troublante question : les jeunes Français ne sont-ils pas en meilleure voie que les jeunes Allemands, et leurs progrès ne sont-ils pas plus réels et plus féconds que les nôtres ?... »

PAUL LANDORMY.

Notre correspondant nous télégraphie au sortir de la répétition générale de la *Macbeth* d'Ernest Bloch et Edm. Fleg, à l'Opéra-Comique :

*Admirable œuvre d'art, magnifiquement interprétée. Au travers influences françaises, caractère suisse et personnalité auteur se manifestent. Bloch pas écrasé par son terrible sujet. Très beaux chœurs et beaux récits. « Macbeth » vaut mieux que jugement sommaire de répétition générale. A bientôt article détaillé et médité.*



## **La musique en Suisse**

### **Suisse romande.**

#### **RÉDACTEURS :**

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.  
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.  
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.  
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

NB. — Prière d'adresser *directement* à chacun de nos rédacteurs, les renseignements, programmes, invitations, etc., concernant plus spécialement son canton.

**GENÈVE** Je n'ai pu rendre compte la dernière fois du concert de M. F. Thorold, qui a eu lieu le 9. Ce qui frappe surtout quand on entend cet excellent chanteur, c'est la bonne émission de la voix et la parfaite égalité qu'il obtient dans le passage d'une *région* mélodique à une autre ; il montre, *quand il donne de la voix*, qu'il en possède à fond la science ; malheureusement il croit bon, dans le *pianissimo*, de recourir trop souvent au timbre de la voix parlée. Son interprétation est de celles, bien germaniques, dont M. Pierre Lalo parlait il y a quelque temps, celle des chanteurs qui font pour ainsi dire un sort à chaque note ou à chaque mot ; aussi convient-elle admirablement à Hugo Wolf et à ses raffinements d'expression ; pour Schubert et surtout pour Schumann, j'aimerais mieux, pour ma part, plus de simplicité, je voudrais qu'on sacrifiât plus le texte à la musique, lorsqu'il y a incompatibilité relative. En tous les cas l'art de M. Thorold est très sincère et dédaigneux des effets faciles. Quand il se laisse entraîner un peu, comme dans la magnifique dernière page du